

L'EUNUQUE,

COMÉDIE EN CINQ ACTES. — 1654.

AVERTISSEMENT.

AU LECTEUR.

Ce n'est ici qu'une médiocre copie d'un excellent original. Peu de personnes ignorent de combien d'agrémens est rempli l'Eunuque latin. Le sujet en est simple, comme le prescrivent nos maîtres; il n'est point embarrassé d'incidens confus; il n'est point chargé d'ornemens inutiles et détachés; tous les ressorts y remuent la machine, et tous les moyens y acheminent à la fin. Quant au nœud, c'est un des plus beaux et des moins communs de l'antiquité. Cependant il se fait avec une facilité merveilleuse, et n'a pas une seule de ces contraintes que nous voyons ailleurs. La bienséance et la médiocrité, que Plaute ignorait, s'y rencontrent partout. Le parasite n'y est point goulé par delà la vraisemblance; le soldat n'y est point fanfaron jusqu'à la folie; les expressions y sont pures, les pensées délicates; et, pour comble de louange, la nature y instruit tous les personnages, et ne manque jamais de leur suggérer ce qu'ils ont à faire et à dire. Je n'aurais jamais fait d'examiner toutes les beautés de l'Eunuque: les moins clairvoyans s'en sont aperçus aussi bien que moi; chacun sait que l'ancienne Rome faisait souvent ses délices de cet ouvrage, qu'il recevait les applaudissemens des honnêtes gens et du peuple, et qu'il passait alors pour une des plus belles productions de cette Vénus africaine dont tous les gens d'esprit sont amoureux. Aussi Térence s'est-il servi des modèles les plus parfaits que la Grèce ait jamais formés: il avoue être redevable à Ménandre de son sujet, et des caractères du Parasite et du Fanfaron. Je ne le dis point pour rendre cette comédie plus recommandable; au contraire, je n'oserais nommer deux si grands personnages sans crainte de passer pour profane et pour téméraire d'avoir osé travailler après eux, et manier indiscretement ce qui a passé par leurs mains. A la vérité, c'est une faute que j'ai commencée; mais quelques-uns de mes amis me l'ont fait achever: sans eux elle aurait été secrète, et le public n'en aurait rien su. Je ne prétends pas non plus empêcher la censure de mon ouvrage, ni que ces noms illustres de Térence et de Ménandre lui tiennent lieu d'un assez puissant bouclier contre toutes sortes d'atteintes; nous vivons dans un siècle et dans un pays où l'autorité n'est point respectée: d'ailleurs l'état

des belles-lettres est entièrement populaire, chacun y a droit de suffrage, et le moindre particulier n'y reconnaît pas de plus souverain juge que soi. Je n'ai donc fait cet avertissement que par une espèce de reconnaissance. Térence m'a fourni le sujet, les principaux ornemens et les plus beaux traits de cette comédie. Pour les vers et pour la conduite, on y trouverait beaucoup plus de défauts, sans les corrections de quelques personnes dont le mérite est universellement honoré. Je tairai leurs noms par respect, bien que ce soit avec quelque sorte de répugnance; au moins m'est-il permis de déclarer que je leur dois la meilleure et la plus saine partie de ce que je ne dois pas à Térence. Quant au reste, peut-être le lecteur en jugera-t-il favorablement: quoi qu'il en soit, j'espère toujours davantage de sa bonté que de celle de mes ouvrages.

PERSONNAGES.

CHÉRÉE, amant de Pamphile.
PARMENON, esclave et confident de Phédrie.
PAMPHILE, maîtresse de Chérée.
PHÉDRIE, amant de Thaïs.
THAÏS, maîtresse de Phédrie.
THRASON, capitaine, et rival de Phédrie.
GNATON, parasite, et confident de Thrason.
DAMIS, père de Phédrie et de Chérée.
CHRÉMÈS, frère de Pamphile.
PYTHIE, femme de chambre de Thaïs.
DORIS, servante de Thaïs.
DORUS, eunuque.
SIMALION, DONAX, SYRISCE, SANGA, soldats de Thrason.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

PHÉDRIE, PARMENON.

PARMENON.

Hé bien! on vous a dit qu'elle était empêchée; Est-ce là le sujet dont votre âme est touchée?

L'EUNUQUE, ACTE I, SCÈNE I.

259

Peu de chose en amour alarme nos esprits :
Mais il n'est pas besoin d'excuser ce mépris ;
Vous n'écoutez que trop un discours qui vous flatte.

PHÉDRIE.

Quoi! je pourrais encor brûler pour cette ingrâte
Qui pour prix de mes vœux, pour fruit de mes travaux,
Me ferme son logis et l'ouvre à mes rivaux!
Non, non, j'ai trop de cœur pour souffrir cette injure.
Que Thaïs à son tour me presse et me conjure,
Se serve des appas d'un œil toujours vainqueur,
M'ouvre non-seulement son logis, mais son cœur,
J'aimerais mieux mourir qu'y rentrer de ma vie.

D'assez d'autres beautés Athènes est remplie :

De ce pas à Thaïs va le faire savoir,

Et lui dis de ma part...

PARMENON.

Adieu jusqu'au revoir.

PHÉDRIE.

Non, non, dis-lui plutôt adieu pour cent années.

PARMENON.

Peut-être pour cent ans prenez-vous cent journées ;

Peut-être pour cent jours prenez-vous cent moments :

Car c'est souvent ainsi que comptent les amants.

PHÉDRIE.

Je saurai désormais compter d'une autre sorte.

PARMENON.

Pour s'éteindre sitôt votre flamme est trop forte.

PHÉDRIE.

Un si juste dépit peut l'éteindre en un jour.

PARMENON.

Plus ce dépit est grand, plus il marque d'amour,

Croyez-moi, j'ai de l'âge et quelque expérience :

Vous lirez tantôt voir, rempli d'impatience ;

L'amour l'emportera sur cet affront reçu ;

Et ce puissant dépit, que vous avez conçu ,

S'effacera d'abord par la moindre des larmes

Que d'un œil quasi sec, mais d'un œil plein de charmes,

En pressant sa paupière, elle fera sortir ;

Savante en l'art des pleurs, comme en l'art de mentir.

Et n'accusez que vous si Thaïs en abuse ,

Qui, dès le premier mot de pardon et d'excuse ,

Lui direz bonnement l'état de votre cœur ;

Que bientôt du dépit l'amour s'est fait vainqueur ;

Que vous en seriez mort s'il avait fallu feindre.

Quoi! deux jours sans vous voir? Ah! c'est trop se contraindre.

Je n'en puis plus, Thaïs: vous êtes mon désir,

Mon seul objet, mon tout; loin de vous, quel plaisir?

Cela dit, c'en est fait, votre perte est certaine.

Cette femme aussitôt, fine, adroite, et hautaine ,

Saura mettre à profit votre peu de vertu,

Et triompher de vous, vous voyant abattu.

Vous n'en pourrez tirer que des promesses vaines ,

Point de soulagement ni de fin dans vos peines,

Rien que discours trompeurs, rien que feux inconstants.

C'est pourquoi songez-y tandis qu'il en est temps :

Car, étant rembarqué, prétendre qu'elle agisse

Plus selon la raison que selon son caprice ,

C'est fort mal reconnaître et son sexe et l'amour.

Ce ne sont que procès, que querelles d'un jour,

Que trêves d'un moment, ou quelque paix fourrée.

Injure aussitôt faite, aussitôt réparée,

Soupons sans fondement, enfin rien d'assuré.

Il vaut mieux n'aimer plus, tout bien considéré.

PHÉDRIE.

L'amour a ses plaisirs aussi bien que ses peines.

PARMENON.

Appelez-vous ainsi des faveurs incertaines ?

Et, si près de l'affront qui vous vient d'arriver,

Faites-vous cas d'un bien qu'on ne peut conserver ?

PHÉDRIE.

Si Thaïs dans sa flamme eût eu de la constance,

J'eusse estimé ce bien plus encor qu'on ne pense ;

Et, bornant mes desirs dans sa possession,

J'aurais jusqu'à l'hymen porté ma passion.

PARMENON.

Vous épouser Thaïs! une femme inconnue ,

Sans amis, sans parents, de tous biens dépourvue ,

Veuve, et contre le gré de ceux de qui la voix ,

Dans cette occasion, doit régler votre choix !

Ce discours, sans mentir, me surprend et m'étonne.

Je n'ai pas entrepris de blâmer sa personne :

Elle est sage ; et l'accueil qu'en ont tous ses amants

N'aboutit, je le crois, qu'à de vains compliments.

Mais...

PHÉDRIE.

Il suffit, le reste est de peu d'importance.

Thaïs, quoique étrangère, est de noble naissance.

Qu'importe qu'un époux ait régné sur son cœur ?

Sa beauté, toujours même, est encor dans sa fleur.

Quant aux biens, ce souci n'entre point en mon âme ;

Et je ne prétends pas me vendre à quelque femme

Qui, m'ayant acheté pour me donner la loi ,

Se croirait en pouvoir de disposer de moi.

En l'état où les dieux ont mis notre famille ,

Je dois estimer l'or bien moins qu'un œil qui brille.

Aussi le seul devoir a contraint mon désir,

Sans que je laisse aux miens le pouvoir de choisir.

Sans doute à l'épouser j'eusse engagé mon âme :

Ne cachons point ici la moitié de sa flamme :

C'est à tort que des miens j'allègue le pouvoir,

Et je cède au dépit bien plus qu'à mon devoir.

PARMENON.

Vous cédez à l'amour plus qu'à votre colère ;

Ce courroux implacable en soupirs dégénère ;

Vous faisiez tantôt peur, et vous faites pitié.

Votre cœur, sans mentir, est de bonne amitié ;

Ce qu'il a su chérir, rarement il l'abhorre :

* VAR. Dans.

Il adorait ses fers, il les respecte encore ;
Ces fers à leur captif n'ont rien qu'à se montrer :
Qui n'en sort qu'à regret est tout près d'y rentrer.

PHÉDRIE.
Tais-toi, j'entends du bruit, quelqu'un sort de chez elle.

PARMENON.
Que vous faites bon guet !

PHÉDRIE.
Si c'était ma cruelle...

PARMENON.
Déjà votre, bons dieux !

PHÉDRIE.
Ah !

PARMENON.
Retenez vos pleurs.

PHÉDRIE.
Je sais qu'elle est perfide ; et je l'aime, et je meurs,
Et je me sens mourir, et n'y vois nul remède,
Et craindrais d'en trouver, tant l'amour me possède.

PARMENON.
L'aveu me semble franc, libre, net, ingénu.

PHÉDRIE.
Tu vois en peu de mots mes sentiments à nu.

PARMENON.
Si je les voyais seul, encor seriez-vous sage ;
Mais cette femme en voit autant ou davantage,
Et connaît votre mal ; non pas pour vous guérir.

PHÉDRIE.
Je ne vois rien d'aisé comme d'en discourir ;
Mais, si tu ressentais une semblable peine,
Peut-être verrais-tu ta prudence être vaine.

PARMENON.
Au moins, s'il faut souffrir, endurez doucement ;
L'amour est de soi-même assez plein de tourment,
Sans que l'impatience augmente encor le vôtre.

PHÉDRIE.
Au chagrin de ce mal n'en ajoutez point d'autre :
Aimez toujours Thaïs, et vous aimez aussi.

PARMENON.
Le conseil en est bon ; mais...

PHÉDRIE.
Quoi, mais !

PARMENON.
La voici.

PHÉDRIE.
Sa présence met donc vos projets en fumée ?

PARMENON.
Pour ne te point mentir, mon âme en est charmée.

SCÈNE II.

PHÉDRIE, THAÏS, PARMENON.

THAÏS.
Ah ! Phédrie ! Eh bons dieux ! Quoi, vous voir en ce lieu !
Vraiment vous avez tort : que n'entrez-vous ?

PHÉDRIE.
Adieu.

THAÏS.
Adieu ! le mot est bon, et vaut que l'on en rie.

PHÉDRIE.
Quoi ! Thaïs ! à l'affront joindre la raillerie !
C'est trop.

THAÏS.
De quel affront entendez-vous parler ?

PHÉDRIE.
Voyez, qu'il lui sied bien de le dissimuler !

THAÏS.
Pour le moins dites-moi d'où vient votre colère.

PHÉDRIE.
Me gardiez-vous, ingrater, un refus pour salaire ?
Après tant de bienfaits, après tant de travaux,
M'exclure, et recevoir je ne sais quels rivaux !

THAÏS.
Je ne puis autrement, et j'étais empêchée.

PHÉDRIE.
Encor si, comme moi, vous en étiez touchée,
Ou bien si, comme vous, je pouvais m'en moquer !

THAÏS.
Vous êtes délicat, et facile à piquer.

PHÉDRIE.
Écoutez mes raisons d'un esprit plus tranquille :
Pour quelque autre dessein l'excuse était utile,
Et vous l'approuverez vous-même assurément.

PARMENON.
Elle aura par amour renvoyé notre amant,
Et par haine sans doute admis l'autre en sa place.

THAÏS.
Parmenon pourrait-il me faire assez de grâce
Pour n'interrompre point un discours commencé ?

PARMENON.
Oui ; mais rien que de vrai ne vous sera passé.

THAÏS.
Pour vous mieux débrouiller le nœud de cette affaire,
Je prendrai de plus haut le récit qu'il faut faire.

PHÉDRIE.
Quoiqu'on ignore ici le nom de mes parents,
Ils ont en divers lieux tenu les premiers rangs :
Samos fut leur patrie, et Rhodes leur demeure.

PARMENON.
Tout cela peut passer, je n'en dis rien pour l'heure.
Il faut voir à quel point vous voulez arriver.

THAÏS.
Là, tandis que leurs soins étaient de m'élever,
On leur fit un présent d'une fille inconnue
Qui dans Rhodes était pour esclave tenue.

PHÉDRIE.
Bien qu'elle fût fort jeune, et n'eût lors que quinze ans,
Elle nous dit son nom, celui de ses parents,
Qu'on l'appelait Pamphile, et qu'elle était d'Attique ;
Que ses parents avaient encore un fils unique,
Qu'il se nommait Chromer, que c'était leur espoir :
C'est tout ce que l'on put à cet âge en savoir.

PARMENON.
Chacun jugeait assez qu'elle était de naissance.
Son entretien naïf et rempli d'innocence,
Mille charmes divers, sa beauté, sa douceur,
Me la firent chérir à l'égal d'une sœur.

PHÉDRIE.
Dès qu'elle fut chez nous, on eut soin de l'instruire.
Pour moi, comme j'étais d'un âge à me conduire,
A peine on eut appris qu'on me voulait pourvoir,
Qu'un jeune homme d'Attique, étant venu nous voir,
Me recherche, m'obtient, m'amène en cette ville,
Où, lorsque je croyais notre hymen plus tranquille,
Il mourut ; et, laissant tout mon bien engagé,
De mille soins fâcheux mon cœur se voit chargé.

THAÏS.
Ils accurent le deuil de ce court hyménée ;
Et, comme on voit aux maux une suite enchaînée,
Le sort, pour m'accabler de cent coups différents,
Causa presque aussitôt la mort de mes parents :
Un mal contagieux les eut privés de vie
Avant que de ce mal je pusse être avertie.

PHÉDRIE.
Leur bien, jusques alors assez mal ménagé,
D'un oncle que j'avais ne fut point négligé ;
Avec nos créanciers il en fit le partage,
Et sut de mon absence avoir cet avantage.

THAÏS.
Je l'appris sans dessein de l'aller contester :
L'ordre que dans ces lieux je devais apporter
(Bien moins que le regret d'une mort si funeste)
Fit qu'en perdant les miens, j'abandonnai le reste.

PHÉDRIE.
J'en observai le deuil qu'exigeait mon devoir :
Tout un an se passa sans qu'aucun pût me voir.
Enfin, notre soldat vint m'offrir son service :
Loin de me consoler, ce m'était un supplice.

THAÏS.
Vous savez qu'on ne peut le souffrir sans ennui ;
Je l'ai pourtant souffert, espérant quelque appui.

PARMENON.
Vous tirez de mon maître encor plus d'assistance.

THAÏS.
Je l'avoue, et voudrais qu'une autre récompense
Égalât les bienfaits dont il me sait combler.

PHÉDRIE.
Hélas ! le pauvre amant commence à se troubler.

THAÏS.
Te tairas-tu ? Thaïs, achevez, je vous prie.

PHÉDRIE.
Au bout de quelque temps Thrason fut en Carie ;
Et vous savez qu'à peine il était délogé,
Qu'on vous vit à m'aimer aussitôt engagé.

THAÏS.
Vous me vintes offrir et crédit et fortune :
J'en estimai dès lors la faveur peu commune ;
Et vous n'ignorez pas combien, depuis ce jour,
J'ai témoigné de zèle à gagner votre amour.

PHÉDRIE.
Je crois que Parmenon n'a garde de se taire.

PARMENON.
En pourriez-vous douter ? Mais où tend ce mystère ?
⁴ VAB. FIL.

PHÉDRIE.
Tu le sauras trop tôt pour ton contentement.

THAÏS.
Écoutez-moi, de grâce, encore un seul moment.

PHÉDRIE.
Thrason notre soldat, battu par la tempête,
Au port des Rhodiens jette l'ancre et s'arrête,
Va voir notre famille, y trouve encor le deuil,
Mes parents depuis peu renfermés au cercueil,
Mon oncle ayant mes biens, cette fille adoptive
Prête d'être vendue, et traitée en captive.

THAÏS.
Il l'achète aussitôt pour me la redonner,
Puis fait voile en Carie, et sans y séjourner,
Revient en ce pays, ou quelque parasite
Lui dit qu'en son absence on me rendait visite ;
Que, s'il avait dessein de me donner ma sœur,
Le présent méritait quelque insigne faveur.

PHÉDRIE.
Ne vaudra-t-il pas mieux qu'on lui laisse Pamphile ?

THAÏS.
Je me résous à suivre un conseil plus utile.

PHÉDRIE.
Vous savez qu'en ce lieu je n'ai point de parents ;
Qu'il me peut chaque jour naître cent différends ;
Et, bien que vous preniez contre tous ma défense,
Souvent un contre tous peut manquer de puissance :
Souffrez donc que je cherche un appui loin des miens.
Je n'en saurais trouver qu'en la rendant aux siens.

THAÏS.
Je ne puis l'obtenir sans quelque complaisance :
Il faut donc vous priver deux jours de ma présence ;
La peine en est légère, et, ce temps achevé,
Le reste vous sera tout entier conservé.

PHÉDRIE.
Gagne cela sur toi, de grâce, je t'en prie.

THAÏS.
Tu ne me réponds rien, dis-moi, mon cher Phédrie ?

PHÉDRIE.
Que pourrais-je répondre, ingrater, à ces propos ?
Voyez, voyez Thrason ; je vous laisse en repos ;
Faites-lui la faveur qu'un autre a méritée :
C'est où tend cette histoire assez bien inventée.

THAÏS.
Une fille inconnue est prise en certains lieux ;
On nous en fait présent, elle charme nos yeux ;
Thrason vient à m'aimer, vous me rendez visite ;
Il me quitte, il apprend nos feux d'un parasite :
Les miens perdent le jour, mon oncle prend mes biens,
Vend la fille à Thrason, je la veux rendre aux siens ;
Et cent autres raisons l'une à l'autre enchaînées ;
Puis enfin, de me voir privez-vous deux journées.

PHÉDRIE.
C'était donc là le but où devait aboutir
La fable que chez vous vous venez de bâtir ?
Sans perdre tant de temps, sans prendre tant de peine,
Que ne me disiez-vous : J'aime le capitaine ?
N'opposez point vos feux à cet ardent désir.

THAÏS.
Vous aurez plus tôt fait d'endurer qu'à loisir
Je contente l'ardeur que pour lui j'ai conçue.

PHÉDRIE.
Dites, si vous voulez, que la vôtre est déçue ;
Prenez-en pour témoins les hommes et les dieux :

THAÏS.
Prenez-en pour témoins les hommes et les dieux :

Pourvu qu'incessamment il soit devant mes yeux,
Il m'importe fort peu de passer pour parjure.

THAÏS.

Je vous aime, et pour vous je souffre cette injure.

PHÉDRIE.

Vous m'aimez! c'est en quoi mon esprit est confus.
L'amour peut-il souffrir de semblables refus?

THAÏS.

Je ne vous répons point, de peur de vous déplaire;
Il faut que ma raison cède à votre colère.

Je ne veux point de temps, non pas même un seul jour:
Je renonce à ma sœur plutôt qu'à votre amour.

PHÉDRIE.

Plutôt qu'à mon amour! Ah! si du fond de l'âme
Ce mot était sorti...

THAÏS.

Doutez-vous de ma flamme?

PHÉDRIE.

J'aurai lieu d'en douter, si, ce terme fini,
Tout autre amant que moi de chez vous n'est banni.

THAÏS.

Quel terme?

PHÉDRIE.

De deux jours.

THAÏS.

Ou trois.

PHÉDRIE.

Cet ou me tue.

THAÏS.

Otez-le donc.

PARMENON.

Enfin sa constance abattue

Cède aux charmes d'un mot : je l'avais bien prévu.

PHÉDRIE.

A ce que vous savez aujourd'hui j'ai pourvu.
Votre sœur peut avoir un eunuque auprès d'elle;
J'en viens d'acheter un qui me semble fidèle,
Et tantôt Parmenon viendra pour vous l'offrir.
Souffrez votre soldat, puisqu'il faut le souffrir;
Mais ne le souffrez point sans beaucoup de contrainte:
Donnez-lui seulement l'apparence et la feinte.
Pendant vos compliments, songez à votre foi;
De corps auprès de lui, de cœur auprès de moi,
Rêvez incessamment, chez vous soyez absente.

THAÏS.

Vous ne demandez rien que Thaïs n'y consente;
Et ce point ne saurait vous être refusé.

PHÉDRIE.

Adieu.

THAÏS.

Comment! sitôt?

PARMENON.

Que son esprit rusé,
Pour attraper notre homme, a d'art et de souplesse!

THAÏS.

Vous voyez mon amour en voyant ma faiblesse;
Je ne vous puis quitter que les larmes aux yeux:
Soyez toujours, Phédrice, en la garde des dieux.

SCÈNE III.

PHÉDRIE, PARMENON.

PARMENON.

Est-il dans l'univers innocence pareille!
Qui la condamnerait en lui prêtant l'oreille?
Que Thaïs a sujet de se plaindre de moi!
C'est un chef-d'œuvre exquise de constance et de foi.

PHÉDRIE.

N'as-tu pas vu ses yeux laisser tomber des larmes?
Pour guérir mon soupçon qu'ils employaient de charmes!

PARMENON.

En matière de femme, on ne croit point aux pleurs:
Un serpent, je le gage, est caché sous ces fleurs.

PHÉDRIE.

Non, non, pour ce coup-ci je dois être sans crainte:
Ce qu'en obtient Thrason marque trop de contrainte;
Peut-être le voit-elle afin de l'épouser;
En ce cas, c'est moi seul que je dois accuser.
Que n'ai-je découvert le fond de ma pensée!
Dans un plus haut dessein je l'eusse intéressée;
Elle aurait bientôt su m'assurer de sa foi,
Bannir tous ses amants, ne vivre que pour moi,
Puisque sans cet espoir tu vois qu'on me préfère.
Les deux jours expirés, je propose l'affaire;
Il faut ouvrir son cœur, et ne point tant gauchir.

PARMENON.

Que diront vos parents?

PHÉDRIE.

On pourra les fléchir:

Du moins nous attendrons que la Parque cruelle
M'ait, par un coup fatal, rendu libre comme elle.
Éloignent les destins ce coup qu'il faudra voir,
Et fassent que d'ailleurs dépende mon espoir!
D'une ou d'autre façon je suivrai cette envie,
Dont tu vois que dépend tout le cours de ma vie.
Censure mon projet, ravale sa beauté,
Dis ce que tu voudras, le sort en est jeté.
Montre-lui cependant l'eunuque sans remise;
Et de peur qu'à l'abord Thaïs ne le méprise,
Soigne, avant que l'offrir, qu'il soit mieux ajusté,
Et que par ton discours son prix soit augmenté.
Dis qu'on l'a fait venir des confins de l'Asie,
Qu'on l'a pris d'une race entre toutes choisie,
Qu'il chante, et sait jouer de divers instruments.
Accompagne le don de quelques compliments:
Jure que pour maîtresse il mérite une reine;
Que Thaïs l'est aussi, régnant en souveraine
Sur tous mes sentiments; et mille autres propos.

PARMENON.

Tenez le tout pour fait, et dormez en repos.

PHÉDRIE.

S'il se peut; mais aux champs aussi bien qu'à la ville
Je sens que mon esprit est toujours peu tranquille:
Il me faut toutefois éprouver aujourd'hui
Ce qu'ils auront d'appas à flatter mon ennui.

PARMENON.

A votre prompt retour nous en saurons l'issue.

PHÉDRIE.

Peut-être verras-tu ta croyance déçue.

Seulement prends le soin...

PARMENON.

Allez, je vous entends.

SCÈNE IV.

PARMENON.

Ah! combien l'amour change un homme en peu de temps!
Devant que le hasard eût offert à sa vue
Les fatales beautés dont Thaïs est pourvue,
Cet amant n'avait rien qui ne fût accompli;
De louables désirs son cœur était rempli;
Il ne prenait de soin que pour la république;
Et même le ménage, où trop tard on s'applique,
De ses plus jeunes ans n'était point négligé.
Aujourd'hui qu'une femme à ses lois l'a rangé,
Ce n'est qu'oisiveté, que crainte, que faiblesse:
Le nombre des amis, la grandeur, la noblesse,
Et tant d'autres degrés, pour un jour parvenir
Au rang que ses aïeux ont jadis su tenir,
Sont des noms odieux, dont cette âme abattue
A toujours craint de voir sa flamme combattue;
Et, quelque bon dessein qu'enfin il ait formé,
Il ne saurait quitter ce logis trop aimé.
Ne s'en revient-il pas me changer de langage?

SCÈNE V.

PHÉDRIE, PARMENON.

PARMENON.

Sans mentir, c'est à vous d'entreprendre un voyage.
Quoi! déjà de retour! Vous savez vous hâter.

PHÉDRIE.

Pour te dire le vrai, j'ai peine à la quitter.

PARMENON.

Du lieu d'où vous venez dites-nous quelque chose:
Les champs auraient-ils fait une métamorphose?
Et, depuis le long temps que vous êtes parti,
Ce violent désir s'est-il point amorti?

PHÉDRIE.

Pourquoi s'embarrasser d'un voyage inutile?

Si Thrason dès l'abord fait présent de Pamphile,

Thaïs ayant sa sœur peut lui manquer de foi.

PARMENON.

Mais s'il retient aussi Pamphile auprès de soi,
Connaissant de Thaïs les faveurs incertaines?

PHÉDRIE.

Ne puis-je pas toujours attendre dans Athènes?

PARMENON.

Deux jours sans vous montrer?

PHÉDRIE.

Quatre, s'il est besoin.

PARMENON.

Du bonheur d'un rival vous seriez le témoin?

PHÉDRIE.

A te dire le vrai, ce seul penser me tue.

Je vois bien qu'il vaut mieux m'éloigner de leur vue.
Adieu.

PARMENON.

Combien de fois voulez-vous revenir?

PHÉDRIE, revenant.

J'omettais, en effet, qu'il te faut souvenir
De m'envoyer quelqu'un, si Thaïs me rappelle;
Mais que le messager soit discret et fidèle,
Et surtout diligent, c'est le principal point:
Pour toi, prends garde à tout, et ne t'épargne point.

PARMENON.

Je n'ai que trop d'emploi, n'ayez peur que je chôme.

PHÉDRIE, revenant.

A propos, prends le soin de bien styler notre homme.

PARMENON.

Quel homme?

PHÉDRIE.

Notre eunuque.

PARMENON.

A servir d'espion?

PHÉDRIE.

Il le faut employer dans cette occasion.

PARMENON, voyant Phédrice s'en aller.

Que de desseins en l'air son ardeur se propose!

PHÉDRIE, revenant, et donnant une bourse à Parmenon.

Je savais bien qu'encor j'oubliais quelque chose:
Aux valets de Thaïs, tiens, fais quelque présent;
C'est de tous les secrets le meilleur à présent.

PARMENON.

Est-ce là le dépit conçu pour cette injure?

N'avez-vous fait serment que pour être parjure!

PHÉDRIE.

Voudrais-tu que jamais on ne pût m'apaiser?

PARMENON.

Votre bon naturel ne se peut trop priser:

Qui pardonne aisément mérite qu'on le loue.

PHÉDRIE.

Vraiment je suis d'avis qu'un esclave me joue,
Qu'il tranche du railleur, qu'il fasse l'entendu.

PARMENON.

Quoi ! vous voulez qu'encor tout ceci soit perdu ?

PHÉDRIE.

Garde bien au retour de m'en rendre une obole.

PARMENON.

Vous serez obéi, monsieur, sur ma parole.

PHÉDRIE.

Je l'entends d'autre sorte, et veux qu'on donne à tous.

PARMENON.

Nous pouvons leur donner, et retenir pour nous.

PHÉDRIE.

Adieu ; que du soldat surtout il te souvienne.

PARMENON.

Fuyons vite d'ici, de peur qu'il ne revienne.

ACTE SECOND.

SCÈNE PREMIÈRE.

GNATON.

Que le pouvoir est grand du bel art de flatter !
 Qu'on voit d'honnêtes gens par cet art subsister !
 Qu'il s'offre peu d'emplois que le sien ne surpasse !
 Et qu'entre l'homme et l'homme il sait mettre d'espace !
 Un de mes compagnons, qu'autrefois on a vu
 Des dons de la fortune abondamment pourvu,
 Qui tenant table ouverte, et toujours des plus braves,
 Voulait être servi par un monde d'esclaves ;
 Devenu maintenant moins superbe et moins fier,
 S'estimerait heureux d'être mon estafier.
 Naguère en m'arrêtant il m'a traité de maître :
 Le long temps et l'habit me l'ont fait méconnaître :
 Autant qu'il était propre, aujourd'hui négligé,
 Je l'ai trouvé d'abord tout triste et tout changé.
 Est-ce vous ? ai-je dit. Aussitôt il me conte
 Les malheurs qui causaient son chagrin et sa honte ;
 Qu'ayant été d'humeur à ne se plaindre rien,
 Ses dents avaient duré plus longtemps que son bien,
 Et qu'un jeûne forcé le rendait ainsi blême.
 Pauvre homme ! n'as-tu point de ressource en toi-même ?
 Ai-je répondu lors ; et ton cœur abattu
 Manque-t-il au besoin d'adresse et de vertu ?
 Compare à ce teint frais ta peau noire et flétrie ;
 J'ai tout, et je n'ai rien que par mon industrie.
 A moins que d'en avoir pour gagner un repas,
 Les morceaux tout rôtis ne te chercheront pas.
 Enfin veux-tu dîner n'ayant plus de marmite,
 Imite mon exemple, et fais-toi parasite ;
 Tu ne saurais choisir un plus noble métier.
 Gardez-en, m'a-t-il dit, le profit tout entier :
 On ne m'a jamais vu ni flatteur, ni parjure :

Je ne saurais souffrir ni de coups, ni d'injure ;
 Et, lorsque j'ai d'un bras senti la pesanteur,
 Je n'en suis point ingrat envers mon bienfaiteur.
 D'ailleurs faire l'agent, et d'amour s'entremettre,
 Couler dans une main le présent et la lettre,
 Préparer les logis, faire le compliment ;
 Quand monsieur est entré, sortir adroitement,
 Avoir soin que toujours la porte soit fermée,
 Et manger, comme on dit, son pain à la fumée :
 C'est ce que je ne puis ni ne veux pratiquer.
 Adieu. Moi de sourire, et lui de s'en piquer.
 Il s'en trouve, ai-je dit, qu'à bien moins on oblige,
 Et c'est là le vieux jeu qu'à présent je corrige.
 On voit parmi le monde un tas de sottes gens
 Qui briguent des flatteurs les discours obligeants :
 Ceux-là me duisent fort ; je fuis ceux qui sont chiches,
 Et cherche les plus sots, quand ils sont les plus riches.
 Je les repais de vent, que je mets à haut prix ;
 Prends garde à ce qui peut allécher leurs esprits ;
 Sais toujours applaudir, jamais ne contredire,
 Être de tous avis, en rien ne les dédire ;
 Du blanc donner au noir la couleur et le nom ;
 Dire sur même point tantôt oui, tantôt non.
 Ce sont ici leçons de la plus fine étoffe.
 Je commente cet art, et j'y suis philosophe ;
 Le livre que j'en fais aura, sans contredit,
 Plus que ceux de Platon, de vogue et de crédit.
 Nous nous sommes quittés, remettant la dispute.
 J'ai quelque ordre important qu'il faut que j'exécute.
 De la part d'un soldat, que je sers à présent,
 Je vais trouver Thaïs, et lui faire un présent ;
 Il est tel que mon âme en est presque tentée :
 C'est une jeune esclave à Rhodes achetée :
 L'âge en est de seize ans, l'embonpoint d'un peu plus ;
 La taille en marque vingt. Et pour moi, je conclus
 Qu'elle soit, et pour cause, en vertu d'hyménée,
 Aux desirs d'un époux bientôt abandonnée,
 Ou je crains fort d'en voir quelque autre possesseur.
 Ce grand abord de gens au logis de sa sœur,
 Le scrupule des noms d'ingrate et de cruelle,
 De ces cœurs innocents la pitié criminelle,
 Cent autres ennemis d'un honneur mal gardé,
 Marquent le sien perdu, du moins fort hasardé.
 Mais entre eux le débat : n'étant point ma parente,
 La suite m'en doit être au moins indifférente :
 L'exposant au danger sans crainte et sans souci,
 Je m'en vais la querir dans un lieu près d'ici ;
 Et plutôt à quelque dieu qu'en passant par la rue
 Du rival de mon maître elle fût aperçue !
 Voici son Parmenon qui s'avance à propos ;
 Pour peu qu'il tarde ici, nous en dirons deux mots

* Convientement.

SCÈNE II.

PARMENON.

Notre amant ayant dit mille fois en une heure :
 Quoi ! s'éloigner des lieux où mon âme demeure !
 N'irai-je pas ? irai-je ? enfin s'est hasardé ;
 Et mille fois encor m'a tout recommandé
 Que je prenne bien garde au nombre des visites
 Qu'on peut rendre en personne, ou bien par parasites ;
 Qu'aux environs d'ici nul ne fasse un seul tour
 Dont mon livre chargé ne l'instruise au retour ;
 Et que, si je surprends le soldat auprès d'elle,
 Je tiens des clins d'œil un registre fidèle,
 Écrive leur propos de l'un à l'autre bout,
 Ne laisse rien passer, et sois présent à tout :
 Car le sage ne doit qu'à soi-même s'attendre.
 C'eût été pour quelque autre un plaisir de l'entendre ;
 Moi, qui sans cesse marche, et qui trotte, et qui cours,
 Je ne vis qu'à demi de semblables discours,
 Et je souhaiterais, du fond de ma pensée,
 Que le dieu Cupidon eût la tête cassée :
 Cela ferait grand bien aux pieds de cent valets.
 J'approche de Thaïs, et voici son palais.
 Quoi ! j'aperçois aussi notre flatteur à gage !

SCÈNE III.

PARMENON ; GNATON, conduisant Pamphile.

PARMENON.

Avance, homme de bien !

GNATON.

Contemple ce visage.

PARMENON.

Le coquin parle en prince, et n'est qu'un gueux parfait.

GNATON.

Tu te penses moquer, je suis prince en effet.

PARMENON.

Des fous, cela s'entend.

GNATON.

Quoi ! des fous ? Il n'est sage
 Qui sous moi ne dût faire un an d'apprentissage.

PARMENON.

En quel art ?

GNATON.

De goinfrer.

PARMENON.

Je le trouve très-beau.

Si tu peux y savoir quelque secret nouveau,
 Il n'est point d'industrie à l'égal de la tienne.

GNATON.

Va, tu mérites bien que je t'en entretienne ;
 Seulement traitons-nous un mois à tes dépens.

PARMENON.

Volontiers : mais dis-moi, sans me mettre en suspens,
 Quelle est cette beauté qu'en triomphe tu mènes.

GNATON.

Celle qui va bientôt t'épargner mille peines.
 Je te trouve honnête homme, et suis fort ton valet.
 D'un mois, par mon moyen, ni lettre, ni poulet,
 Ni billet à donner, ni réponse à prétendre.

PARMENON.

Je commence, Gnaton, d'avoir peine à t'entendre.

GNATON.

Ni nuit à faire guet avec tes yeux d'Argus.

PARMENON.

Tu me gênes l'esprit par ces mots ambigus :
 Veux-tu bien m'obliger ?

GNATON.

Comment ?

PARMENON.

De grâce, achève.

GNATON.

Avec toi pour un mois les courses ont fait trêve.

PARMENON.

Je le crois ; mais encor dis-m'en quelque raison.

GNATON.

Thaïs, par ce présent, sera toute à Thrason.

PARMENON.

Je veux qu'il soit ainsi : quelle en sera la suite ?

GNATON.

Pour un homme subtil, et si plein de conduite,
 Tu devrais pénétrer et voir un peu plus loin :
 Je veux, encore un coup, te délivrer de soin.
 Thrason voyant Thaïs, ceux dont elle est aimée
 Peuvent tous s'assurer que sa porte est fermée ;
 Ton maître comme un autre ; et tu n'entendras plus
 Ni souhaits impuissants, ni regrets superflus,
 Ni Quel est ton avis ? ni Fais-lui tel message.

PARMENON.

Ah ! combien voit de loin l'homme prudent et sage !
 J'avais peine à comprendre où tendait ce propos ;
 Mais, grâce aux immortels, j'aurai quelque repos.

GNATON.

Dis, grâces à Gnaton.

PARMENON.

Et rien pour cette belle ?

GNATON.

A propos, que t'en semble ?

PARMENON, voulant toucher Pamphile.

O dieux ! qu'elle est rebelle !

Du bout du doigt à peine on ose lui toucher.

GNATON.

Nul mortel que Thrason n'a droit d'en approcher.

PARMENON.

Pour un si rare objet on peut tout entreprendre.